

Le Canard

MONTREAL, 19 JUILLET 1884

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordé à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Cervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

FILIPPAULT & ROBIER, Editeurs-Propriétaires, No 25 Rue St. Gabriel.

Boite 375.

Nos Primes

Le prochain tirage des primes du Canard aura lieu en même temps que celui du Monde Illustré. Avis ou sera donné dans le prochain numéro du Journal.

Correspondance de Ladébanche.

Erèbe, P.O., 14 juillet 1884.

Mon cher "Canard."

Après avoir fait un voyage au ciel la semaine dernière, j'ai eu la fantaisie de faire une visite au Boss diable afin d'avoir son opinion sur les canadiens.

Il y a plusieurs moyens d'aller chez le diable. J'ai choisi le plus court, c'était de dépenser tout l'argent que j'ai gagné avec toi dans les buvettes où l'on sert des boissons travaillées avec des poisons chimiques. Je n'ai pas tardé à voir le diable bleu qui m'a donné un passe pour aller voir son boss.

Je me rappelle très vaguement de mon voyage. Qu'il me suffise de dire que je suis arrivé tout essouffé à la porte du diable entre midi et une heure.

Comme les ferrures de la porte étaient brûlantes, j'ai été obligé de mettre une grosse paire de mitaines de goudrier pour oiancher. Un diable bleu m'ouvrit la porte.

Une bouffée de onaleur avec une odeur de soufre s'échappa de la maison et me donna un violent accès de toux. Je dus mettre la main dans la poche de mon Ulster en amianthe et en tirer mon mouchoir pour me le tenir à la bouche.

Le Boss était dans son bureau privé. Il avait l'air du mandit. Ses yeux rouges brillaient comme des escarboucles. Ses cheveux ou plutôt ses tignasse crépus était mal peignée. Ses cornes étaient tordues et du plus beau noir. Il était encanté sur sa chaise et il avait les jambes écartilées. Sa longue queue poilue traînait sur le plancher et faisait trois tours sur elle-même. Je n'ai jamais vu un animal pour avoir une queue aussi crapaule. Monsieur tenait un journal à la main. C'était une gazette de Montréal qu'il lisait avec une satisfaction visible. Ce journal était l'Etendard.

Le diable me fit signe d'entrer et me montra un escabeau de fer. Il paraissait fâché de ma visite et mon premier bonjour fut un sacre épouvantable. Il me demanda ce que je venais faire chez lui. Je lui montrai ma passe et il parut devenir plus content. Il me dit comme ça : c'est bon, il y a longtemps que je voulais avoir des nouvelles du Canada. Il me passa une pipe arrosée à un rack et il ouvrit sa blague. Je bourrai la pipe et à la première touche que jeurai j'ai éprouvé dans l'estomac une espèce de piquete et la fumée me brûla la bouche tellement que j'ai eu la langue toute pleumée. C'était du tabac du diable que j'avais dans ma pipe. Je m'excusai en disant que je n'avais aucun goût pour fumer.

J'avais une soif de mauvais riche et je demandai au boss s'il avait quelque chose à me faire boire. Il me répondit qu'il n'avait aucune liqueur fraîche à m'offrir et qu'il ne pourrait me servir que des boissons chaudes. Il sonna et son valet parut. Il lui ordonna de m'apporter un punch chaud.

Quelques secondes après le valet me présenta un gobelet d'acier contenant une liqueur fumante. J'y goûtai. Ohor petit maître ! Jamais de ma vie je n'ai goûté un tord-boyaux aussi fort. J'eus des points de côté dans l'estomac et il me prit un haut le cœur à me fendre en deux.

Le diable laissa tomber son journal et me dit : Je viens de lire un excellent article dans l'Etendard.

Il paraît que la ville de Montréal est pourrie de francs-maçons. J'ai regardé dans mes registres et je n'ai pu trouver que cinq ou six noms de canadiens-français appartenant aux loges. A présent il va falloir agrandir la section canadienne pour recevoir ces messieurs. Le Grand Vicaire et M. l'Archevêque sont bien cotés chez moi. Ils m'envoient de la pratique en masse. Trudel va m'envoyer tout le monde qui ne pense pas comme lui. Il m'a assuré qu'il n'y avait qu'une trentaine de bons catholiques dans toute la ville de Montréal. Je compte beaucoup sur le choléra pour peupler le département des canadiens.

J'interrompis le vilain pour lui dire qu'il se fourrait la griffe dans l'œil et qu'il avait été trompé par son agent de Québec ou de Montréal. Je lui fis comprendre que ses registres étaient mal tenus et qu'il se faisait blaguer par le Grand Vicaire dont les excommunications ne payaient pas un centin dans la piastre. La parole me fut coupée par le bruit de la porte qui s'ouvrit avec fracas. Un grand diable avec du poil aux pattes fit irruption dans la chambre. Il soufflait comme une baleine et paraissait accablé par la fatigue d'une longue course. Le Boss de l'établissement me dit que c'était le diable chargé des affaires canadiennes.

S'adressant à son maître il lui dit : Vous pouvez me pardonner, si jamais je retourne à Montréal. Regardez-moi ça pour voir comment on m'a traité par là bas.

Le nouveau arrivé montra sa longue queue complètement pleumée et cassée en deux endroits.

Oui, reprit-il, Montréal ne me reverra pas. Les journalistes de cette ville m'ont tellement tiré par la queue qu'il ne me reste pas un poil dessus. Il y a jusqu'à Sénécal qui me l'a tiré. Il l'a si bien tiré qu'il l'a cassée en deux places. Les affaires vont fiévreusement mal dans la métropole du Canada. On est en vraie crise par là-bas.

Le diable canadien prit une bouteille du Rénovateur Parisien de Luby qu'il avait volé chez Devins et s'en frotta la queue d'un bout à l'autre, et quelques instants après le poil commença à lui repousser comme par enchantement.

Le Boss me dit : Je ne désespère pas, monsieur Ladébanche. Si les affaires commerciales vont mal à Montréal, pour mon compte j'en ferai d'excellentes, excellentes à tel point que je serai forcé d'agrandir la section canadienne. Je vais commander une centaine de grilles extra pour faire rôtir les castors. Ces castors seront mes meilleures pratiques. Ils passent leur temps à fomentier la haine, l'envie et la fourberie parmi leurs compatriotes. Ceux que je chaufferai le plus seront les Petits Manteaux. Vous leur donneres de mes nouvelles, monsieur Ladébanche. Vous leur direz que j'ai hâte de les recevoir chez moi. Maintenant il est l'heure du lunch. Vous allez prendre une bouchee avec moi. Je l'ai pas grand chose à vous offrir aujourd'hui. Je n'ai qu'un peu de vase enragée sauté au vitriole. Je m'excuse du mieux que je puis,

disant que j'avais bien mangé avant de me mettre en route.

Je dis bonjour au vieux Charlot et je pris la porte. Je vis sur le trottoir un grand diable, tenant un livre sur lequel il crayonnait quelques notes. Je lui demandai ce qu'il faisait-là. Il me répondit qu'il était chargé de recevoir le charbon pour la section canadienne. Il était obligé de surveiller l'envoi de près, parce que les marchands de charbon de Montréal avaient le défaut de tricher sur la pesantour.

En revenant chez moi je faillis me casser le col vingt fois en marchant sur le charbon où il y avait beaucoup de bourgeois. Je me suis rendu en Canada sans autre accident.

Tout à toi

LADÉBANCHE.

L'EAU DE LA SOURCE

—Il était une fois... —Comment ! C'est un conte de fées que vous allez nous dire ?

—Point du tout, mesdames, point du tout ! rassurez-vous. Ne craquez pas de la sorte les sourcils, ne faites pas une vilaine moue, et surtout gardez vous bien de condamner dès à présent mon histoire. En dépit des idées d'invraisemblances que ces quatre premiers mots éveillent, je n'ai nullement l'intention de marcher sur les traces de Perrault. Mon récit est véridique en tous points, ses héros vivent encore et, moi-même, j'y ai joué un rôle. Ainsi vous voyez que je n'abuserai pas des souveraines baguettes de fées si en usage autrefois. Je ne suis guère magicien et rendre mon histoire amusante est la seule grâce que je demande aux puissances occultes.

Ce n'est pas toutefois que je trouve les contes de fées ennuyeux.

Au contraire, je ne suis pas loin de partager l'avis de La Fontaine quand il écrit :

Si Peau-d'Ane m'était conté, J'y prendrais un plaisir extrême.

Les histoires fantastiques en général et Peau-d'Ane en particulier ne me sont pas antipathiques. J'ai même un certain penchant pour ces naïves légendes qui s'ouvrent presque tous les jours par la phrase consacrée : " Il était une fois une fée belle comme l'aurore et si bonne, si bonne que..." N'est-ce pas charmant, ingénu, plein de bonne humeur ?

Mais arrêtons ici notre plaidoyer. Puisque je vais narrer un fait arrivé, il y est bien inutile que je vous démontre toutes les qualités de ces racontars qui n'ont jamais existé que dans les rêves de nos crédules aïeux.

Dont je commence ou vous disant que la scène se passait dans ce château même, par un soir d'été pluvieux. Nous étions une dizaine dans le salon, ne disant rien, ne sachant trop que faire, attirés par le mauvais temps régnant au dehors.

Pour animer un peu le cercle qui s'endormait je pris alors la parole et dit :

—Cette après-midi, ne pouvant sortir je me suis enfermé dans la bibliothèque et j'ai passé plusieurs heures à feuilleter de vieux manuscrits, d'anciennes in-folios poussiéreuses qui n'avaient plus été ouverts depuis longtemps. Et savez-vous ce que j'ai trouvé dans l'un d'eux ? Non ? Eh bien j'y ai découvert une assez singulière légende. Tenez, voici à peu près ce que raconte à ce propos la chronique :

" Un jour, un brave chevalier s'étant égaré aux environs du manoir, à deux lieux vers le nord, entra dans une profonde vallée, tellement on omisses tellement arrosée et si inextricablement bossue qu'une fois qu'il s'y fut aventuré il ne réussit plus à en sortir. Tous ses efforts pour revenir à la lisière du bois furent inutiles. Il se perdit de plus en plus et avait de la peine à se frayer un chemin, quand il rencontra tout à coup une source qui égarait toute pente sous les feuil-

lages. Comme il avait grand soif, il prit un peu d'eau dans sa main et but. Et dès lors il demeura toujours aussi jeune de cœur et de visage qu'au moment où il s'était désaltéré, en sorte qu'on eût dit que cette source avait le don miraculeux d'empêcher de vieillir.

Or, savez-vous où se trouve cette source. Non encore ? Eh bien, elle doit couler tout près d'ici. —Comment, s'écria la comtesse Emilie m'interrompant avec tout le fou de ses vingt ans, cette eau extraordinaire existe dans les environs.

—Oui, madame, repris je. Le volume ou j'ai lu ma légende ne parlait que de ce coin de pays, autrefois une seigneurie, et quand il cite, comme on le fait un manoir sans en désigner le nom c'est toujours celui-ci " le manoir " par excellence. Donc si je prends note des indications données sur l'emplacement de la source, il doit se trouver à deux lieues au nord de ce château, dans un vallon profond, escarpé et très boisé. Nous le connaissons tous n'est-ce pas, ce ravin si difficile d'accès !

— Mais renferme-t-il une source ?

— Oui. —Allons-y, s'écria la petite comtesse avec un empressement qui fit rire tout le monde ; allons-y. Je veux boire à cette fontaine. Un royaume pour un peu de son eau. Partons, voulez-vous ?

Comme pour lui répondre un coup de tonnerre retentit formidable et la pluie mêlée de grêlons tomba comme elle avait dû le faire jadis, lors du déluge.

—Vous entendez l'averso, répondis-je. Il est impossible de sortir aujourd'hui, mais demain...

— Hé ! demain je pars, vous le savez bien.

— Demeurez encore un jour.

— Impossible, mon mari m'attend.

— Alors que faire.

— Oh ! rien, il n'y a rien à faire, je le vois bien. Je n'aurai pas de cette eau, je n'irai pas à la source, je vieillirai et dans dix ans je serai une grand'mère, laide, décharnée, acariâtre.

Elle disait cela avec un sentiment de désespoir si vrai, une science de l'avenir si profonde que l'on éprouvait un serrement de cœur à l'entendre. Quelques-uns essayèrent bien de faire quelques observations, mais la plupart se turent, voyant sans doute passer devant leurs yeux, comme un fantôme, le spectre ratiné, repoussant, qu'avait évoqué la petite comtesse et qui venait, grelottant sous la tempête sinistre du dehors, s'asseoir au coin du foyer sans flammes. Brrr ! ! !

— Diable, pensai-je le soir quand je me fus retiré dans ma chambre, j'ai eu grand tort de raconter cette ridicule histoire. Voilà maintenant la petite comtesse qui se prend au sérieux et qui, superstitieuse comme toujours, est prête à pleurer parce qu'elle ne peut pas avoir de cette eau ! Quelle enfant, mon Dieu ! C'est qu'elle serait bien capable de vieillir comme elle le dit à force de s'attrister ; elle a l'imagination si ardente !... Voyons, si nous tâchions de remédier au mal. Seulement, il ne faut pas penser à courir jusqu'à cette fontaine avant demain matin... mais il y a un autre moyen... C'est cela... ce sera drôle.

Et je m'endormis riant aux éclats. Le lendemain, lorsque la comtesse Emilie descendit, elle trouva sous sa serviette, au déjeuner, un petit flacon rompu d'eau et quand elle eût demandé ce que cela signifiait, je répondis gravement :

— Madame, je vous ai vu si triste hier au soir que je n'ai pas voulu vous laisser partir sans que votre désir fût satisfait. Donc ce matin, à l'aube, j'ai bien vite été jusqu'à la source et je vous y ai rempli ce flacon.

— Comment ! Vous avez fait cela ! Ah ! c'est trop amusant ! C'est vraiment de l'eau de vie ! Où est-ce ? Ah ! que de remerciements je vous en dirai !

Mme la marquise seule a le droit de se retirer.

Le marquis jeta un coup d'œil sur la pendule et vit qu'il ne lui restait plus que trois minutes ; comme le laquais ne bougeait :

— Allez donc vite, Pierre, dit-il, exécutez les ordres de monsieur ; ne voyez-vous pas qu'il est seul maître ici pour le moment ?

Les domestiques arrivèrent l'un après l'autre ; il ne manquait plus que l'intendant ; mais Benjamin, rigoureux jusqu'au bout, ne voulut pas commencer qu'il ne fut présent.

— Bien, dit Benjamin ; maintenant nous voilà quittes et tout est oublié ; je vais à présent m'occuper en conscience de votre gorgo.

Il fit l'extraction de l'arête très vite et très bien, et la remit entre les mains du marquis. Tandis que celui-ci l'examinait avec curiosité :

— Il faut, dit-il, que je vous donne de l'air : il ouvrit une fenêtre, s'élança dans la cour, et, en deux ou trois enjambées de ses grandes jambes, il eut gagné la porte cochère. Tandis qu'il descendait en courant la montagne, le marquis était à une fenêtre qui s'écroulait :

— Arrêtez ! monsieur Benjamin Rathery, de grâce, venez recevoir mes remerciements et ceux de Mme la marquise ; il faut bien que je vous paye votre opération.

Mais Benjamin n'était pas homme à se laisser prendre à ces belles paroles. Au bas de la colline, il rencontra le coureur du marquis.

— Landry, lui dit-il, mes compliments à Mme la marquise, et rassurez M. de Cambyse à l'égard des arêtes de saumon ; elles ne sont pas plus vénérées que celles du brochet : seulement il ne faut pas les avaler. Qu'il se tienne la gorge enveloppée d'un cataplasme, et dans deux ou trois jours il sera guéri.

Aussitôt que mon oncle fut hors des atteintes du marquis, il tourna à droite, traversa la prairie de Flez, avec les mille ruisselets dont elle est entrecoupée, et se rendit à Corvol. Il voulait régaler M. Minxit de la primeur de son expédition ; il l'aperçut de loin qui était devant sa porte, et, agitant son mouchoir en signe de triomphe :

— Nous sommes vengés ! s'écria-t-il.

Le bonhomme accourut au-devant de lui, de toute la vitesse de ses grosses et courtes jambes, et se jeta dans ses bras avec la même effusion que s'il eût été son fils ; mon oncle vit même avoir vu couler sur ses joues deux grosses larmes qu'il cherchait à escamoter. Le vieux médecin, qui n'était pas d'un caractère moins fier et moins irascible que Benjamin, exultait d'allégresse. Arrivé chez lui il voulut que, pour célébrer la gloire de ce jour, les muricieux exécutassent des fanfares jusqu'au soir, et il leur ordonna ensuite de s'enivrer, or ce qui fut exécuté ponctuellement.

On citait des cas de longévité de ce chevalier Carcaassou :

— Sandie ! fit ce dernier, ce que vous dites ne m'étonne nullement. L'andu qu'il dans ma famille on vit un vieux... Mon père, tel que vous voyez, il est mort à cent quatre-vingt ans encore parce qu'il a bien voulu :

— Comment ! chevalier, volontairement ?

— Eh oui, sangdieu !... Pour ne pas aller à l'enterrement de son grand oncle, qui venait de lui sonner une petite princesse qui l'honorait de ses faveurs.

On vient d'arrêter une femme dans l'Etat de New York pour avoir enlevé un petit gargon. Il faut espérer qu'une autre fois elle s'y prendra mieux et en enlèvera un grand.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ.